

*Des voix dans le
chœur :
éloge
des traducteurs*

MAÏCA SANCONIE

Des voix dans le chœur. Éloge des traducteurs film documentaire d'Henry Colomer¹

« (...) chaque oiseau a son chant, mais chaque chant a ses variations, ses nuances, sa partition. En outre, chaque voix singulière est en syntonie avec les autres voix, et dans cette syntonie le son prend son intensité, sa forme, son rythme. Il devient chœur, mais sans se perdre en lui. Dans le timbre particulier que chaque oiseau apporte au chœur il y a la mémoire du vol, du vol qui, en débarrassant les corps de leur matière terrestre, les a remplis d'air, les a rendus solidaires de l'air, légers dans l'air.

Si la langue terrestre appartient aux hommes, avec le poids du sens, c'est aux oiseaux qu'appartient la langue de l'air, avec la légèreté qui est au-delà de tout sens. C'est cet au-delà que nous appelons harmonie. »

Antonio Prete, *L'ordre animal des choses*²

Dans son troisième documentaire sur des traducteurs (après Jean-Michel Desprats et Claire Cayron³), Henry Colomer⁴ a choisi d'éclairer le travail de Sophie Benech, Danièle Robert et Michel Volkovitch. Trois traducteurs dont les voix singulières témoignent de la recherche d'harmonie qui préside à la traduction de la poésie, et dont le chœur, sous la forme très esthétique de ce film en noir et blanc, transmet cet « au-delà » du sens dont parle Antonio Prete. Le spectateur pénètre au cœur de la traduction de la poésie, de sa dimension orale, de la musique des mots, de la restitution des rythmes, des

1 Henry Colomer, *Des voix dans le chœur. Éloge des traducteurs*. Avec Sophie Benech, Danièle Robert, Michel Volkovitch. Durée : 1h05. Production : Saraband Films, 2017. Distinctions 2018 : Les Étoiles du documentaire – Sélection 2018 : Scam - Paris (France) - Étoile de la Scam

2 Antonio Prete, *L'ordre animal des choses* (traduction Danièle Robert, les éditions chemin de ronde, 2013)

3 Jean-Michel Déprats traduit *Shakespeare* - 1993 ; Claire Cayron traduit *Michel Torga* -1994.

4 Henry Colomer a réalisé une trentaine de documentaires, notamment sur des artistes et des écrivains, tels Primo Levi et Pierre Bergounioux.

sonorités et des silences. De l'intensité, de la complexité et de la subjectivité des choix qu'elle génère.

Henry Colomer s'intéresse à « la façon organique de travailler » de ces trois traducteurs : leur souffle, leurs soupirs, leurs mains sur le clavier ou sur les pages. Il capte leurs univers sonores et visuels : ce qu'ils entendent, ce qu'ils voient, dans le texte et hors du texte, leur relation aux livres – ceux qu'ils traduisent et les autres, qui tapissent les murs autour d'eux comme des présences immobiles. Le spectateur entre dans des lieux où se façonnent les formes des poèmes en traduction, ateliers organisés autour de table, chaise, lampe... Le choix du noir et blanc – d'une grande qualité photographique – renforce encore l'attention sur leurs visages et leurs corps, reléguant au second plan la pièce – ou le balcon, où ils travaillent. La caméra se limite aussi à filmer l'entour très proche des écrans où les textes défilent, des pages où les mots se détachent, s'articulent en architectures élaborées dont on nous révèle les secrets.

Lors d'un débat consécutif à la projection du film au Centre Pompidou, le 27 septembre dernier, le cinéaste confiait son affinité avec le métier de traducteur : la même quête de la nuance, la même pesée de la perte et du gain, bref, les mêmes étapes pour interpréter, éclairer, donner à voir. Et en effet, le spectateur entre dans la temporalité du traducteur, suit l'évolution de ses recherches, aboutit avec lui au tempo juste qui marque la fin de son travail.

C'est donc avec cette volonté de partage et d'accompagnement que nous découvrons à l'œuvre ces trois traducteurs émérites, récompensés chacun par plusieurs prix, et tous trois également éditeurs⁵. Trois traducteurs de poésie, dont le lien commun est l'attachement profond à la musique. Outre la dimension orale de leur travail, déjà soulignée par le titre du film, chacun se comporte avec le texte comme avec une partition. Pour Danièle Robert, qui explique comment elle a respecté la versification de *l'Enfer* de Dante, les mots se plient au rythme recherché autant qu'à l'image qu'il faut rendre. Toujours faire le choix de l'harmonie, comme le préconisait Dante. Ses doigts comptent les syllabes, son regard fouille la page, sa voix

5 Le Miel des anges (Michel Volkovitch), Interférences (Sophie Benech), chemin de ronde (Danièle Robert).

obéit aux fluctuations créées. Sophie Benech décrit ses hésitations entre sacrifier la rime et « une petite dérivation du sens », et c'est aussi sa voix qui semble choisir – ou son oreille – autant que le stylo qui survole la feuille où elle a rédigé ses traductions des images poétiques d'Isaac Babel et de Fiodor Tiouttchev. « Toute construction humaine est liée aux autres de façon ténue », déclarait-elle en septembre dernier. Ici, elle nous montre comment la poésie – et sa traduction, transcendant le réel, a aidé de grandes figures littéraires à survivre dans les terribles conditions souvent imposées par les divers gouvernements soviétiques. Voix, musique et poésie sont inséparables dans ce lent transfert entre deux langues et deux mondes. » Le film souligne d'ailleurs l'évidence du chant comme « finalité de la poésie », aussi bien que son origine, comme le dit Michel Volkovitch. Penché sur des poèmes de Constantin Cavafis et Còstas Karyotàkis, il explique lui aussi la construction architecturale de sa traduction, la façon dont travaille son oreille pour servir une autre voix chantée – que l'on entend à la fin du film.

C'est peut-être aussi la plus grande qualité de ce documentaire : ouvrir nos sens dans la simplicité des images en noir et blanc, avec une belle économie de moyens, au plus près de l'autre. Nous faire entendre ce qu'est la traduction, nous la donner à voir dans ses métamorphoses, montrer comment elle éclaire les œuvres, en révèle la beauté, les structures internes. À quel point elle est écriture, enrichit la pensée, humanise. À quel point la voix, le souffle, l'air – en somme – soutient le projet poétique. Le film témoigne de ce que le texte traduit est véritablement accueilli dans une langue sans être séparé de sa langue première, bien loin de l'accusation traditionnelle, *traduttore-traditore*. « Il y a quelque chose (...), dit encore Antonio Prete, qui unit toutes les langues des hommes, leur pluralité disséminée, et qui est commune à la langue des oiseaux. C'est le vent qui est dans nos voyelles, le bruissement qui tremble dans les syllabes, le silence qui soutient la phrase, la courbe musicale qui vibre dans l'intonation. »

Ces voix dans le chœur, si humaines, sont bien un éloge de la traduction, sa célébration, servie par des hommes et des femmes qui en transmettent les ombres et les échos, les silences et les éblouissements.